

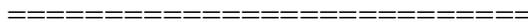
A. LANGLOIS

# HARIVANSA

ou

HISTOIRE

DE LA FAMILLE DE HARI



*TOME PREMIER*

(HARIPARVAN)

## 2nd Thème – Lectures 16 à 24

### Les Pitris (les ancêtres), le shraddha (culte funéraire) ; Brahmadata.

#### SEIZIÈME LECTURE. CULTE DES PITRIS.

Djanamédjaya dit :

Tu viens de me dire que l'Âditya Vivaswân préside aux Srâddhas, illustre Brahmane. Je désire obtenir quelques détails sur ce sujet. Qu'est-ce que cette importante cérémonie du Srâddha ? D'où viennent les Pitris<sup>1</sup> ? qui les a créés ? Ce sont là des questions sur lesquelles les savants docteurs de nos saintes lois ont déjà donné des éclaircissements. On dit qu'il y a des Pitris dans le ciel, Pitris (pères) des dieux, et dieux eux-mêmes. Voilà donc ce que je désire savoir. Dis-moi quelles sont leurs qualités et leur influence ; quelle satisfaction cause aux Pitris le Srâddha que nous offrons ; quelles faveurs ils peuvent nous accorder en échange ; quelle est enfin l'origine des Pitris. Daigne répondre à ma curiosité.

Vésampâyana répondit :

Oui, je te raconterai l'origine des Pitris : je te dirai comment le Srâddha, que nous célébrons, leur cause du plaisir, et quels biens ils peuvent répandre sur nous. Ce sont des renseignements que Mârcandéya avait autrefois donnés à Bhîchma qui lui avait fait les mêmes questions. Youdhichthira, surnommé Dharmarâdja, profitant d'un moment où Bhîchma se reposait sur un lit de roseaux<sup>2</sup>, le pria de lui donner les explications que tu viens de me demander. Je vais te répéter ce que dit Bhîchma ; et ces détails, Mârcandéya lui-même les tenait de Sanatcoumâra.

Youdhichthira dit :

O toi qui connais les règles du devoir, je voudrais bien connaître comment on obtient l'accroissement et la prospérité qu'on désire, et par quels actes on peut éviter le chagrin.

Bhîchma répondit :

Celui qui avec empressement et dévotion s'acquitte du Srâddha, et donne aux Pitris une satisfaction complète, est sûr d'être heureux dans ce monde et dans l'autre. O

---

<sup>1</sup> Le mot *pitri* signifie proprement père, pater.

<sup>2</sup> Nous connaissons déjà le nom de ce roseau ; c'est le *sara* (*saccharum sara*). Bhîchma était fils de Santanou, roi d'Hastinâpoura, et de Gangâ. Il renonça au trône en faveur de son frère. Dans la querelle qui eut lieu entre ses petits-neveux, il prit parti contre les Pândavas. Il y fut même blessé par Ardjouna. A la fin de cette guerre, il donna des avis à Youdhichthira appelé à régner, et quitta ensuite la terre pour monter au ciel. Comme il n'avait point eu d'enfants, ce sont tous les Indiens qui doivent chaque année, dans un *srâddha* en son honneur, faire sa commémoration, comme s'ils étaient ses descendants.

Youdhichthira, les Pitris donnent à celui qui est fidèle à son devoir, des enfants, s'il en demande, de la fortune, s'il en désire.

Youdhichthira reprit :

Il y a des Pitris dans le ciel, d'autres aussi dans les enfers. Les hommes recueillent toujours un fruit de leurs oeuvres pieuses : on célèbre un Srâddha avec le désir d'en obtenir quelque avantage. On y comprend dans une triple offrande<sup>3</sup> son père, son aïeul, son bisaïeul. Comment des Srâddhas ont-ils quelque résultat pour les mânes ? Comment ceux qui sont en enfer peuvent-ils en retirer quelque fruit ? Quels sont donc ces autres Pitris, ceux auxquels nous faisons des sacrifices, et que les dieux honorent, dit-on, dans le ciel ? Noble héros, voilà des difficultés sur lesquelles je voudrais avoir des explications. O toi qui as tant de savoir, dis-moi comment il est possible que le Srâddha change la destinée des Pitris ?

Bhîchma répondit :

Prince invincible, je vais t'enseigner ce que j'ai pu apprendre ; je te dirai quels sont ces autres Pitris auxquels nous adressons un culte. C'est ce que me révéla un jour mon père, qui était déjà parti pour les mondes intermédiaires. Je célébrais le Srâddha, et je faisais l'offrande du pinda en son honneur. La terre se fendit devant moi, mon père parut, et pour recevoir mon offrande, tendit ses bras chargés d'ornements et couverts de bracelets, ayant, comme je l'avais vu autrefois, ses doigts rougis de la couleur du sandal. « Voilà, disais-je en moi-même, une cérémonie qui n'est point dans le rituel<sup>4</sup> » ; et sur le siège de cousa<sup>5</sup>, où j'étais en lui donnant le Pinda, je réfléchissais sur cet incident. Mon père, satisfait de ma piété, me dit d'une voix douce : « O le meilleur des enfants de Bharata, je suis content de toi. Tu as propagé ma race<sup>6</sup>, j'ai obtenu par toi tout ce que je pouvais désirer dans cette vie et dans l'autre ; par toi, mon fils, qui t'es montré homme sage et instruit, fidèlement soumis à la loi. Ferme dans la bonne voie, c'est de moi que tu as appris à suivre constamment dans ce monde la règle du devoir. Si celui qui remplit son devoir recueille un quadruple fruit, l'insensé qui le néglige obtient aussi le fruit de son péché. L'exemple que donne le prince dans l'accomplissement de ses propres obligations est toujours imité par les sujets. O noble enfant de Bharata, tu as fait des Vêdes et de leurs lois éternelles la règle de ta conduite ; le bonheur et la gloire de ton père sont incomparables. Pour te témoigner ma joie, je veux te faire un don : vois dans les trois mondes ce qu'il y a de plus difficile à obtenir, et choisis. Tu ne quitteras cette vie que lorsque tu voudras ; la mort ne viendra te prendre que de ton consentement. Quel autre privilège veux-tu encore que je t'accorde ? Parle, illustre rejeton de Bharata, dis-moi ce qui se passe dans ton âme.

Le saluant avec respect, je lui répondis : « Tous mes vœux sont remplis, puisque vous êtes content de moi. Si cependant, ô le plus illustre et le meilleur des pères, vous daignez m'accorder une faveur, je vous prierai de vouloir bien répondre à une de mes questions » O Bhîchma, me dit le pieux personnage, explique-moi ce que tu désires. J'éclaircirai les doutes que tu peux avoir, ô fils de Bharata ». Alors profitant avec empressement de sa bonne volonté, je l'interrogeai, lui qui connaissait le monde invisible et qui avait visité le

---

<sup>3</sup> Le nom particulier de cette offrande est *pinda* : un *pinda* est une boule formée de riz, de lait caillé, de fleurs, etc., et que présentent aux mânes des ancêtres les membres d'une même famille, lesquels par cette raison on appelle *sapindas*. Voyez pour tous ces détails la III<sup>e</sup> lecture des lois de Manou, et le VII<sup>e</sup> volume des Recherches asiatiques.

<sup>4</sup> Je rends ainsi le mot कल्प *calpa*. Bentley l'a entendu dans ce sens, en le traduisant par *forme particulière du culte*. Voyez le sloka 147 de la 11<sup>e</sup> lecture des lois de Manou, où se trouvent *calpa* et *anoucalpa*. Le *Calpa* est aussi le Védânga qui contient la description des rites religieux. Les chapitres que nous allons traduire portent le titre général de *Pitri-calpa*.

<sup>5</sup> On appelle *cousa*, ou *darbha*, un gazon employé dans les cérémonies religieuses.

<sup>6</sup> Ceci est peu exact car Bhîchma n'avait point donné de petit-fils à Santanou.

séjour des hommes vertueux, et je lui fis les questions suivantes : « On parle de Pitris, qui sont Pitris (pères) des dieux, et dieux aussi, et de dieux qui sont Pitris (pères). Quels sont ceux auxquels on offre des sacrifices ? Comment se fait-il que nos Srâddhas causent du plaisir aux Pitris habitants d'un autre monde ? Quel est le fruit du Srâddha ? Quels sont ceux auxquels sacrifient les dieux, les hommes, les Dânavas, les Yakchas, les Râkchasas, les Gandharvas, les Kinnaras<sup>7</sup> et les grands serpents ? Voilà des points sur lesquels je désire beaucoup d'être éclairé. Daignez satisfaire ma curiosité : car je sais que vous connaissez tout . Santanou, mon père, reprit la parole : « O Bhîchma, je répondrai en peu de mots à tes questions. Écoute avec attention, et apprends pour quelle raison on offre le Srâddha aux Pitris, quels en sont les fruits, quelle est l'origine des Pitris. Les fils de Brahmâ lui-même<sup>8</sup> existent dans le ciel des Pitris avec le rang de dieux. Ce sont eux à qui sacrifient les dieux, les Asouras, les hommes, les Yakchas, les Râkchasas, les Gandharvas, les Kinnaras et les grands serpents. En récompense des hommages qu'on leur rend dans les Srâddhas, ils protègent ce monde qui renferme les Dévas et les Gandharvas, et qui obéit à Brahmâ. Il te faut constamment décerner à ces grands Pitris les honneurs du Srâddha : ils te combleront de biens, ils exauceront tous tes vœux. Si tu célèbres le nom et la famille de ces Pitris, ils nous procureront à nous-mêmes dans le ciel un surcroît de bonheur. Mais Mârcandéya achèvera de t'instruire sur cet objet. Il est aimé des Pitris<sup>9</sup>, il est savant. Aujourd'hui, pour me faire plaisir, il est venu assister au Srâddha. Tu peux l'interroger ». Après m'avoir ainsi parlé, Santanou disparut.

## DIX-SEPTIÈME LECTURE.

### ORIGINE DES PITRIS.

Bhîchma continua :

Alors je suivis le conseil de mon père, et m'adressant avec respect à Mârcandéya, je lui fis la question que j'avais déjà faite à Santanou. Le saint anachorète me dit :

Mârcandéya dit :

O Bhîchma, je vais te donner les détails que tu demandes : écoute avec attention. Par la faveur des Pitris, j'ai obtenu de longs jours : par mon dévouement à leur culte, j'avais déjà dans l'âge précédent acquis une grande gloire dans le monde<sup>1</sup>. Au bout de la révolution de plusieurs milliers d'années, je montai sur le mont Mérou, et je m'y livrai à une austère pénitence. Un jour j'aperçus un char qui venait de la partie septentrionale de la montagne, et qui éclairait tout le ciel de son éclat. Dans ce char, je vis, étendu sur un lit de repos, un personnage éblouissant comme un soleil, et de la grandeur du pouce<sup>2</sup> : en voyant ce char et celui qu'il portait, on aurait dit un feu dans un autre feu. J'inclinai avec respect la tête devant cet être supérieur, dès l'instant qu'il fut près de moi ; je lui offris les présents de l'Argha et de l'eau pour le bain de pieds. Je lui dis : « Que je voudrais vous connaître, seigneur, vous dont l'aspect est si redoutable, vous qui brillez de l'éclat de la pénitence, et

---

<sup>7</sup> Les *Kinnaras* sont des musiciens célestes qu'on représente avec une tête de cheval. On les appelle aussi Kimpourouchas.

<sup>8</sup> Voyez les détails que donne la III<sup>e</sup> lecture des lois de Manou, sl. 194, sur les diverses classes de Pitris et sur leurs noms.

<sup>9</sup> On pourrait traduire aussi : *il est attaché au culte des Pitris*.

<sup>1</sup> Nous verrons ailleurs Mârcandéya subsister après la destruction du monde. Ce saint est même considéré comme dieu personnifié. Son nom, en sanscrit, est précédé quelquefois du mot *sri*, qu'on attribue aux personnages divins.

<sup>2</sup> Ceci me fait rappeler que d'un poil de Brahmâ furent produits soixante mille petits Brahmanes de cette taille, que, l'on appelle Bâlakhilyas. Voyez le Nouveau Journal asiatique, n° 63, p. 221.

qui paraissez un Nârâyana ! Vous êtes sans doute un dieu parmi les dieux : telle est ma pensée ». Ce saint personnage me répondit en souriant : « Tes exercices de dévotion sont donc mal dirigés, puisque tu ignores qui je suis ». Aussitôt prenant à mes yeux une figure différente et merveilleuse, il m'apparut sous une forme telle que je n'en avais jamais vu de semblable.

« Je suis, me dit-il, le premier-né de Brahmâ, issu de sa pensée (mânasa), puissant par la force de la pénitence, et animé de l'esprit de Nârâyana : je suis ce Sanatcoumâra<sup>3</sup> dont parlent les Vèdes. O fils de Bhrigou, salut. Que désires-tu de moi ? Ils sont aussi fils de Brahmâ, et par conséquent mes frères, mais cependant plus jeunes que moi, ces sept grands Richis dont les enfants sont si renommés, Cratou, Vasichtha, Poulaha, Poulastya, Atri, Angiras et le sage Marîtchi. Honorés des dieux et des Gandharvas, ils soutiennent et protègent les trois mondes, et ne sont pas moins respectés des Dânavas que des Dévas. Poursuivant les exercices d'une rigoureuse pénitence, ô grand Mouni, nous vivons recueillis en nous-mêmes, exempts des devoirs comme des passions des autres créatures. Tu me vois toujours jeune, comme quand je suis né : de là mon nom si connu de Sanatcoumâra<sup>4</sup>. Pour me regarder et m'honorer, tu as interrompu ta pénitence. Ton premier désir est satisfait. Que demandes-tu encore ? »

Ainsi parla l'immortel Sanatcoumâra : je lui répondis, ô fils de Bharata, encouragé par sa bonté, et je l'interrogeai sur l'origine des Pitris et les fruits du Srâddha. O Bhîchma, ce maître des dieux mêmes daigna m'éclairer. A la fin d'un récit qui dura bien des années, ce saint personnage me dit :

Sanatcoumâra dit :

Pieux Brahmane, je viens de m'amuser avec toi : écoute la vérité telle qu'elle est. Brahmâ créa les dieux, ô fils de Bhrigou. avait-il dit. Mais voilà qu'oubliant le Créateur, ceux-ci ne sacrifiaient que pour recueillir eux-mêmes tout le fruit de leur action. Brahmâ les maudit : devenus fous, ils n'avaient plus aucune espèce de connaissance d'eux-mêmes ; la folie des dieux s'était communiquée au reste du monde. Les malheureux, prosternés devant le père des êtres, demandèrent grâce et pardon ; et pour le salut des mondes, Brahmâ leur dit : Ils vinrent donc, dans leur affliction, demander à leurs enfants de quelle manière on pratiquait les exercices de la pénitence et du culte. Leurs fils, humbles et pieux, leur donnèrent ces leçons dont ils avaient besoin. Instruits dans la science du devoir, et habiles à l'expliquer, ils leur enseignèrent ces genres d'austérités par lesquels on mortifie sa voix, son esprit, son corps, et joignirent l'exemple au précepte. Quand par la pénitence les dieux eurent connu la vérité et recouvré leur raison, leurs fils leur dirent : Ce mot frappa les dieux, qui se présentèrent à Brahmâ pour en avoir l'explication. Brahmâ leur dit : « Vous êtes aujourd'hui savants dans la science divine, et le nom dont on vous a appelés est fort juste. Vous pouvez bien, ô dieux, avoir fait leurs corps : mais ils vous ont donné la science, ils méritent certainement le titre de pères (pitris). Vous avez, les uns et les autres, votre genre de paternité ; vous êtes tous Pitris<sup>6</sup>, et les Pitris aussi seront dieux ». Alors les dieux vinrent retrouver leurs enfants et leur dirent : « Brahmâ nous a éclairés, nous nous devons une affection mutuelle. Vous êtes en effet nos pères, vous par qui nous avons été instruits. Pieux instituteurs, que pouvez-vous désirer ? quel don pouvons-nous vous accorder ? Que la parole que vous avez prononcée se trouve vérifiée, et puisque vous nous avez appelés vos enfants, soyez aussi désormais nos Pitris (pères). Quiconque en célébrant un Srâddha

<sup>3</sup> Voyez la première lecture.

<sup>4</sup> *Coumâra* veut dire jeune homme, et *sanat* signifie toujours. Voyez dans le dictionnaire de M. Wilson le mot लोक *loca*.

<sup>6</sup> L'auteur joue continuellement sur le mot *pitri*, qui signifie à la fois *père* et *mânes*. Voyez au reste la IIe lecture des lois de Manou, sl. 151 et suiv., 170 et 171, où l'on retrouve plusieurs idées de ce passage du Harivansa.

oubliera ses parents décédés, verra passer le fruit de son sacrifice aux Râkchasas, aux Dânavas, aux serpents. Les pères décédés, croissant par les honneurs funèbres, feront sans cesse croître la lune<sup>7</sup> qui aura reçu de vous son premier accroissement. La lune, prospérant par suite des Srâddhas, fera aussi prospérer ce monde avec les mers, les montagnes, les forêts, les êtres animés et inanimés qui le couvrent. Les mânes donneront de la fortune et des enfants aux mortels qui pourront en désirer, et qui célébreront le Srâddha. Ceux qui, dans cette cérémonie, invoquant, par leur nom et leur famille, leur père, leur aïeul et leur bisaïeul, auront fait l'offrande de trois pindas, en quelque lieu qu'ils se trouvent, seront à jamais protégés par ces mânes qu'ils auront honorés. Telle est l'instruction que nous a donnée le grand Brahmâ : que sa parole soit accomplie aujourd'hui ; habitants du ciel, soyons mutuellement entre nous enfants et pères (Pitris) ». C'est ainsi, continua Sanatcoumâra, qu'il y a des Pitris dieux et des dieux Pitris : ils sont les uns et les autres mutuellement Pitris et dieux.

## DIX-HUITIÈME LECTURE.

### ORIGINE ET DISTINCTION DES PITRIS.

Mârcandéya dit à Bhîchma :

Ainsi me parla le brillant Sanatcoumâra, dieu parmi les dieux ; je fis ensuite à ce divin Mouni une question sur un sujet qui m'embarassait. Écoute, ô prince, fils de Gangâ, ce que je vais te dire en reprenant les choses dès le commencement. Je lui demandai donc : « Combien y a-t-il d'ordres de Pitris ? dans quel monde habitent-ils, ces dieux grands entre les dieux, d'où la lune tire son accroissement ? ». Il me répondit :

Sanatcoumâra dit :

Illustre pénitent, il y a dans le ciel sept ordres de Pitris ; il y en a quatre qui sont déterminés par des formes, et trois qui n'ont point de forme apparente. Je vais te dire le monde qu'ils habitent, leur influence, l'excellence de leur nature, leur grandeur.

D'abord je te parlerai de ces trois ordres supérieurs qui peuvent devenir sensibles pour nous par les devoirs auxquels ils se soumettent<sup>1</sup> : voici leurs noms et leurs demeures.

On appelle Sanâtanas(éternels) les mondes où résident les Pitris dépourvus de formes, nommés Bhâsvaras<sup>2</sup>, et du nom de leur père, le Pradjâpati Virâdja, surnommés Vêrâdjas.

---

<sup>7</sup> Il faut se rappeler que la lune est considérée comme le réservoir de l'ambrosie divine, et qu'en même temps on lui reconnaît une grande influence sur la terre. Le dieu de la lune est le roi des plantes, et préside au principe aqueux. Voyez lect. XL, vers la fin. Toute cette matière peut être éclaircie par ce passage des lois de Manou, lect. III, sl. 201 :

<sup>1</sup> Comme nous le verrons plus bas, les quatre ordres de Pitris regardés comme matériels, comme terrestres, sont ceux qui sont spécialement composés des âmes de gens appartenant aux quatre castes c'est là en quelque sorte leur forme. Les trois autres ordres, qui renferment les Pitris des Richis supérieurs, des dieux et des génies de tous les rangs, n'ont point, pour ainsi dire, de figure sociale. Cette idée de forme extérieure, de figure apparente, me menait sans doute à l'idée d'êtres matériels, et à l'idée contraire d'êtres immatériels. J'ai évité ces expressions, et me suis rapproché de mon texte autant qu'il m'était possible. Les Pitris supérieurs n'ont point de forme, dit-on ; cependant *ils portent la forme du devoir*, धर्ममूर्तिधर. C'est surtout pour de pareils passages qu'il m'eût été agréable d'avoir un commentaire. Abandonné à mes faibles forces, j'ai cherché un sens ; je ne me flatte point d'avoir rencontré juste. Ou ces Pitris sont soumis à des devoirs particuliers dans la grande organisation de l'univers, ou ils reviennent de temps en temps sur la terre porter le fardeau de l'humanité et des devoirs qui lui sont imposés.

<sup>2</sup> Ce mot signifie *soleil* : j'en ai fait un nom propre, ce n'est peut-être qu'une épithète. Six des sept Richis sont nommés comme patriarches des Pitris. Atri seul n'est pas cité : à sa place se trouve Virâdja. Celui-ci serait-il Manou, nommé विराज au lieu de विराज (Voy. lect. I.) Les lois de Manou parlent des fils de Virâdj, lect. III, sl. 195.

On les honore comme des dieux, suivant les rites prescrits. Quand les habitants des mondes Sanâtanas se relâchent dans les devoirs de leur dévotion<sup>3</sup>, au bout d'une révolution de mille ans, ils renaissent dans de saintes familles, où l'on s'occupe de la science sacrée ; ils y acquièrent de nouveaux mérites, de nouvelles connaissances ; ils se perfectionnent dans la philosophie sacrée, et reprennent ensuite cette voie où il est si difficile d'entrer. Ce sont là les Pitris auxquels les pieux yogins<sup>4</sup> sont appelés à donner de l'accroissement, et qui par la force de leur propre dévotion font eux-mêmes croître la lune. Ainsi dans les srâddhas n'oubliez pas les yogins : que ce soit là le premier soin de ceux qui donnent à boire le soma<sup>5</sup>.

Une fille de ces Pitris, qui ne dut sa naissance qu'à l'énergie de leur esprit (mânasî), fut Ménâ, épouse du mont Himâlaya ; elle eut pour fils le glorieux Mênaca, qui lui-même donna le jour au mont Crôntcha<sup>6</sup>, brillant et riche de pierres précieuses. Le roi des monts eut de Ménâ trois filles, Aparnâ, Écaparnâ et Écapâtalâ. Celles-ci se livrèrent à une pénitence terrible que n'auraient pu supporter ni les dieux, ni les Dânavas, et elles éblouirent de l'éclat de leur dévotion les êtres animés et inanimés dans les trois mondes.

Écaparnâ ne vivait que d'une seule feuille, Écapâtalâ d'une seule fleur de Pâtalâ<sup>7</sup> ; Aparnâ se passait de nourriture. Sa mère cherchait à modérer son zèle. « Hélas ! "ou mâ"<sup>8</sup>, lui disait-elle ; c'est-à-dire, ne sois point si cruelle envers toi ! » Telles étaient les paroles que la tendresse inutile de sa mère adressait à cette déesse célèbre par ses austérités, et que les trois mondes connaissent maintenant sous le nom d'Oumâ. Ô fils de Bhrigou, elle habita aussi la terre, cette illustre pénitente : on l'y honore sous ce même nom d'Oumâ. Sa gloire y vivra comme celle de ses deux soeurs ; toutes trois, chastes et pieuses, d'une dévotion accomplie et possédant la science divine, ont été la pénitence même incarnée. Oumâ, la première en âge et en mérites, devint par sa profonde piété la compagne de Mahâdéva. Écaparnâ fut l'épouse de Djêgîchavya, et Écapâtalâ celle de l'illustre Asita Dévala<sup>9</sup>, tous deux rivaux en science et en vertu, et maîtres dans le grand art de la dévotion.

Les mondes Somapadas sont ceux où résident les Pitris, fils de Marîtchi : ces Pitris ont autrefois animé les corps des Dévas ; on les appelle Agnichwâttas, et leur influence est puissante.

De leur esprit est issue une fille : c'est la rivière Atchhodâ, qui a donné naissance au lac Atchhoda<sup>10</sup>. Elle n'avait point eu le bonheur de voir les auteurs de ses jours. Comment aurait-elle pu apercevoir des Pitris immatériels, qui ne l'avaient créée que par la force de leur pensée ? Honteuse de cette disgrâce, elle se choisit un père : c'était un Vasou, le

---

<sup>3</sup> J'avais d'abord reproduit cette pensée du Bhagavad-gîtâ, lect. VI, qui insinue que l'homme surpris par la mort dans le cours de sa pénitence, revient plus tard l'achever et acquérir de nouveaux mérites. Mais l'histoire qui va suivre de la vierge Atchhodâ, montre que ces esprits peuvent faillir et s'écarter un instant des règles de la dévotion (*yoga*) ce qui les expose à une renaissance terrestre.

<sup>4</sup> Les yogins, c'est-à-dire les personnes qui se livrent aux exercices de la pénitence pour arriver à l'union intime avec Dieu, sont admis après leur mort dans le monde de ces Pitris ; ou bien les yogins ne sont que ces mêmes Pitris déchus.

<sup>5</sup> Le *soma*, comme nous l'avons vu, est le jus de l'*asclepias*, que celui qui offre le sacrifice donne au Brahmane sacrificateur.

<sup>6</sup> Le Crôntcha et le Mênaca sont deux montagnes.

<sup>7</sup> C'est la fleur du *Bignonia suave olens*, que les Anglais appellent *trumpet flower*.

<sup>8</sup> Note manquante.

<sup>9</sup> Malgré l'autorité du Bhagavad-gîtâ, lect. X, sl. 13, je suis forcé ici de faire d'Asita et de Dévala un seul et même personnage. Il sera de nouveau question de Dévala dans la lecture XXIII, où les deux manuscrits dévanâgaris semblent encore indiquer qu'Asita est une épithète, un second nom de Dévala, comme si l'on disait Dévala le Noir. Le mot *djêgîcharya* m'avait d'abord paru n'être qu'une épithète ; mais il se trouve cité dans les Vêdes comme le nom d'un personnage célèbre par sa piété et son savoir.

<sup>10</sup> Le lac Atchhoda se trouve sur l'Himâlaya, près du pic Tchandrâprabha, d'où sort la Mandâkini.

glorieux Amâvasou<sup>11</sup>, fils d'Âyous, qu'elle avait vu traverser le ciel sur un char avec l'Apsarâ Adricâ. Égarée par cette pensée, la belle vierge se met à la poursuite de ce père qu'elle adopte, et renonçant à ses exercices de dévotion, elle va errant dans l'espace. Dans sa course incertaine et vagabonde, elle aperçoit tout à coup trois chars aussi petits que des atomes, et sur ces chars trois Pitris presque insensibles : mais son oeil les voit cependant sur ces chars merveilleux, brillant comme des feux placés sur d'autres feux. « Sauvez-moi », leur dit-elle, faible et la tête baissée. « Ne crains rien, lui répondirent-ils, ô toi que nous trouvons égarée dans les plaines de l'air ». D'une voix timide, elle cherche à s'excuser auprès de ces Pitris, qui sont ses véritables pères. « Par ta faute, lui dirent-ils, tu as perdu le haut rang que tu occupais : pauvre enfant, au lieu d'avancer, tu as rétrogradé. Mais console-toi, les dieux recueillent ici le fruit des oeuvres qu'ils ont accomplies, tandis qu'ils étaient revêtus d'un corps divin. Toujours les oeuvres portent leurs fruits dans un autre monde, qu'elles aient été faites dans l'état d'homme ou de dieu. Ainsi, chère enfant, compte qu'en ces lieux mêmes tu trouveras le fruit de ta pénitence ». En entendant ces mots, la jeune vierge cherchait encore à se rendre ses Pitris toujours plus favorables. Ils entrèrent en méditation, et voyant l'avenir, ils lui dirent avec affection : « O vierge, tu seras la fille de ce roi Vasou, qui lui-même naîtra sur la terre parmi les mortels, et tu reviendras ensuite dans ce monde qui est le tien, et où il est difficile d'arriver. Tu auras pour fils le Brahmane, fils de Parâsara, qui divisera le Vède unique en quatre parties<sup>12</sup> : tu auras encore du grand roi Santanou deux fils qui feront ta gloire, le pieux Vitchitravîrya et le brillant Tchitrângada. Après avoir donné au monde ces enfants, tu reviendras dans ces demeures des Pitris, dont tu t'éloignes pour te dégrader par ta naissance. Va donc, tu seras la fille du prince que tu as vu et d'Adricâ. Tu naîtras à la vie humaine, dans la vingt-huitième partie<sup>13</sup> du Dwâpara, et tu te trouveras enfermée dans le ventre d'un poisson<sup>14</sup> ». Ainsi parlèrent les Pitris, et leur protégée devint Satyavatî, surnommée Dâsêyî ou fille de pêcheur, parce qu'elle sortit du sein d'un poisson, toute fille qu'elle était du roi Amâvasou. Viennent ensuite les mondes Vêbhîrâdjas, dont l'éclat brille dans l'air et frappe tous les regards : ils sont habités par les Pitris appelés Varhichads. Tous les ordres de divinités, les Yakchas, les Gandharvas, les Râkchasas, les dragons, les serpents, les oiseaux célestes, ont été animés par les esprits de cette classe de Pitris, nobles fils du patriarche Poulastya<sup>15</sup> : le

---

<sup>11</sup> Une partie de cette fable est astronomique Amâvasou est le génie qui préside au jour de la nouvelle lune.

<sup>12</sup> Ce fils de Parâsara est Vyâsa, connu sous le surnom de Vêda-vyâsa, ou compilateur des Vêdes. Ce vers indique que la division de cet antique ouvrage en quatre livres est de lui : cependant dès l'origine on a compté trois Vêdes, et le quatrième, l'Atharva, passe pour moderne. Il est curieux de voir, dans le Bhâgavata, Vyâsa partager son travail entre ses disciples, et charger Pêla du Rig.vêda, Djêmini du Sâma, Vêsampâyana de l'Yadjour, et Soumantou de l'Atharva.

<sup>13</sup> Si j'avais traduit littéralement, j'aurais mis : dans le 28e dwâpara. Ce nombre 28 m'a embarrassé. A quoi se rapporte-t-il ? y a-t-il plusieurs dwâparas ? Sans doute, puisqu'un manwantara est composé de 71 mahâyogas. On lit dans les Recherches asiatiques, tom. II, p. 231, que nous sommes à présent dans le satya-youya du 28e mahâyoga. D'un autre côté, je savais que le dwâpara commence le 28' jour de la lune de Bhadra. Mais je me suis rappelé ensuite que dans le VIIe vol., ibid. p. 230, on cite un vers du Câlîcâ, où se trouvent les mots त्रेताऽयाः प्रथमे भागे : d'où j'ai conclu que chaque youga peut se partager en vingt-huit parties, et c'est ce mot भागे que j'ai ici sous-entendu.

<sup>14</sup> Satyavatî fut trouvée dans le ventre d'un poisson, dont elle retint même l'odeur jusqu'à ce que son amant Parâsara l'eût changée contre celle du lotus. Delà ses surnoms de Matsyodarî et de Matsyagandhâ.

<sup>15</sup> J'ai déjà renvoyé le lecteur aux détails que donne Manou sur les classes de Pitris, lect. III, sl. 194. Je n'entreprends pas de concilier ce législateur avec l'auteur que je traduis : ce serait peut-être une tâche inutile ; le lecteur en jugera par l'exemple suivant. Manou fait les Varhichads enfants d'Atri, et mon auteur dit qu'ils descendent de Poulastya. Je n'ai pas cru non plus devoir m'arrêter sur ces différences de nom, que l'on pourrait signaler dans les épithètes. La matière est assez confuse par elle-même, sans qu'elle doive être encore embarrassée par des citations superflues.

sort de ces Pitris est magnifique, ils sont puissants et adonnés aux saintes occupations de la pénitence.

Une vierge est née de leur âme : c'est Pîvarî : elle est encore appelée Yogâ, épouse d'Yoga et mère d'Yoga<sup>16</sup>. Elle descendra aussi sur la terre pendant l'âge Dwâpara. Un grand pénitent de la race de Parâsara, nommé Souca, et fameux entre les Brahmanes, existera dans ce temps : il sera né de Vyâsa et d'Aranî<sup>17</sup>, comme on voit naître du sein de la fumée la flamme étincelante. De cette vierge des Pitris, de Pîvarî, Souca aura une fille et quatre fils, célèbres dans l'enseignement de la philosophie sacrée. Ces quatre fils seront Crichna, Gôra, Prabhou, Sambhou : leur soeur sera Critwî, mère de Brahmadata, et femme du roi Anouha. L'illustre Souca, animé de l'amour de la loi sainte, après avoir donné le jour à ces maîtres dans la science divine, après leur avoir transmis la sagesse éminente qu'il aura reçue lui-même de Djanaca<sup>18</sup> et de Vyâsa, partira pour faire ce grand voyage qui nous mène à la vérité éternelle, infaillible, infinie. Voilà les trois classes de Pitris dépourvus de formes, ô pieux Mouni, mais, comme je l'ai dit, soumis cependant à des devoirs qu'ils supportent.

O fils de Bhrigou, après eux sont les Pitris Soucâlas, enfants du Pradjâpati Vasichtha. Ils se jouent au milieu des airs, dans ces mondes éclairés par les astres ; tous leurs désirs s'y trouvent satisfaits. Ces Pitris sont ceux des Brahmanes.

La vierge née de leur pensée se nomme Gô : c'est elle qui, dans ta famille, sous le nom d'Écasringâ, deviendra aussi épouse de Souca, pour la plus grande gloire des Sâdhyas.

Les mondes appelés Marîchigarbhas<sup>19</sup> forment le séjour des Pitris, enfants d'Angiras, auxquels se réunissent les Sâdhyas. Ce sont là les esprits qui animèrent les Kchatryas, maintenant admis à recueillir le fruit de leurs oeuvres. La vierge que leur pensée a enfantée est Yasodâ, qui devint l'épouse de Viswamahân, la bru de Vriddhasarman, la mère du grand et saint roi Dilîpa. C'est dans un Aswamédha solennel de Dilîpa, alors que l'âge des dieux durait encore, que les Maharchis, transportés de joie, chantèrent la naissance d'Agni<sup>20</sup>, fils du Mouni Sandila. Heureux l'homme qui a pu entendre ce chant ! qui a pu voir le sacrifice du vertueux prince Dilîpa ! Sa piété sans doute lui ouvrira le chemin du ciel.

Dans les mondes Soumédhas résident les Pitris du Pradjâpati Cardama, issus de Poulaha, nobles, généreux, grands parmi les Dwidjas<sup>21</sup>. Ils demeurent au milieu de l'air, errant çà et là dans des mondes mouvants, et sont formés de Vêsyas jouissant du fruit de leurs oeuvres.

La vierge issue de leur esprit se nomme Viradjâ : elle fut la mère d'Yayâti, l'épouse de Nahoucha, l'aïeule de l'illustre race des Vrichnis et des Andhacas.

---

<sup>16</sup> Nous avons vu que ce mot signifie dévotion ; c'est un nom que l'on peut donner à tous les membres de la famille d'une vierge divine.

<sup>17</sup> Aranî est l'instrument avec lequel on fait du feu pour le sacrifice ; et c'est à cet usage que l'auteur fait allusion par sa comparaison. Voyez, pour ce mot, l'histoire de Pouroûravas, lect. XXVI.

<sup>18</sup> Djanaca était un roi de Mithilâ, connu par sa sagesse et sa piété : mais il a dû vivre bien avant Souca, car il était le père de Sitâ, femme de Râma.

<sup>19</sup> Marîchi est proprement la lumière personnifiée. Ce sont donc les mondes enveloppés de lumière, ou du sein desquels naît la lumière. Voy. Nouv. Journ. asiat. n° 64, p. 292 et suiv.

<sup>20</sup> Agni est le dieu du feu, qui, dans une de ses incarnations, fut fils du Mouni Sandila.

<sup>21</sup> *Dwidja* se dit également des individus des trois premières castes. J'ai laissé exprès cette expression indéterminée.

Je te dirai enfin quels sont les Pitris de la septième classe, appelés Somapas, enfants de Swadhâ et de Bhrigou<sup>22</sup>. Les Soûdras, fils d'Hiranyagarbha<sup>23</sup>, composent cette classe, qui demeure au milieu de l'air, dans des mondes que l'on appelle Mânasas.

La vierge qui a dû sa naissance à leur pensée, est Narmadâ, rivière fameuse qui coule vers le midi, pour y répandre la fécondité. Épouse de Pouroucoutsâ, elle fut mère de Trasadasyou.

Le Pradjâpati Manou, par une prévoyante succession des êtres, a pourvu aux Srâddhas dès la première création de tous les Pitris : il veut que l'indifférence soit extirpée, et Srâddhadéva, dit-on, a la charge de veiller à l'exécution de ses règles pieuses. Dans une coupe faite d'argent, ou du moins ornée de ce métal, on présente aux mânes la swadhâ ; et cette offrande les réjouit. En même temps on honore la lune, le feu et Yama, en tournant toujours par la droite vers le nord<sup>24</sup> ; et pour cette cérémonie on se sert du feu, ou de l'eau, faite de feu. Quiconque adresse son hommage aux Pitris en est récompensé par eux : ils lui accordent des richesses, une nombreuse famille, la possession du ciel, une bonne santé, enfin tout ce qu'il peut désirer.

Sage Mouni, il faut distinguer le sacrifice fait aux dieux, et le sacrifice fait aux Pitris<sup>25</sup>. C'est aux Pitris que les dieux doivent leur premier accroissement : que les Pitris soient favorables et satisfaits, et le monde entier prospère. Il faut tâcher de fixer leur faveur : ô fils de Bhrigou, ne manque jamais de les honorer.

Tu es aimé des Pitris, et je t'aime également. Je veux te faire un présent qui soit une preuve de cette affection. Je te donne l'oeil divin de la science : mais ne va point imprudemment, ô Mârcandéya, révéler ces secrets. La voie divine de la dévotion, la voie supérieure des Pitris ne saurait être aperçue par un oeil de chair tel que le tien, quelle que soit sa perfection.

Mârcandéya dit :

A ces mots, ce maître des dieux, s'approchant de moi, me donna l'oeil de la science, que les dieux eux-mêmes n'obtiennent qu'avec peine. Il reprit ensuite cette route vers laquelle nous tendons tous ; son char et lui brillèrent comme deux feux. O fils de Courou, apprends ce que j'ai pu entendre de lui, détails que les mortels ne sauraient connaître sur la terre, et que je tiens de sa bonté.

---

<sup>22</sup> Ce passage est presque un hémistiche des lois de Manou, lect. III, sl. 198. Il y a dans les deux auteurs l'épithète कवि cavi (poète), mise à la place d'un nom propre. Dans les lois de Manou, c'est Bhrigou que cette épithète désigne, parce qu'on regarde ce Richi comme l'auteur du poème. S'agit-il ici du même personnage ? C'est ordinairement le fils de Bhrigou, Soucra, que l'on distingue par le nom de Cavi, mais comme le Harivansa renferme quelquefois des fragments de vers des lois de Manou, j'ai supposé que celui-ci avait été copié comme les autres, et qu'il devait être traduit suivant la pensée de l'original : d'autant plus que Soucra s'appelle Cavya, mot que l'on peut regarder comme un nom patronymique dérivé de Cavi.

<sup>23</sup> Brahmâ fut ainsi nommé, parce qu'il s'était renfermé dans l'œuf d'or au commencement du monde.

<sup>24</sup> Voy. sur ces détails les sl. 202, 211 et 214 de la IIIe lecture des lois de Manou. Mon auteur, pour rendre cette dernière idée, emploie le mot उदगायनं (M. Wilson donne उदगायनं) que j'ai rendu par le sens renfermé dans le mot अपसव्यं des lois de Manou. Le Brahmane qui veut imiter la marche du soleil dans le ciel, tourne toujours par sa droite sur lui-même. La swadhâ est à la fois la nourriture que l'on offre aux mânes, et l'exclamation dont on se sert dans cette cérémonie. (Lois de Manou, lect. III, sl. 224.) On personnifie cette offrande ; on en fait une nymphe, qui est ordinairement l'épouse d'Agni : en effet, l'offrande présentée aux mânes ou, aux dieux est jetée dans le feu. Cependant, un peu plus haut, Swadhâ est la femme de Bhrigou.

<sup>25</sup> C'est un vers des lois de Manou, lect. III, sl. 203. L'auteur a pris en entier le premier vers du distique, mais il a modifié le second, que j'ai traduit littéralement, et qui me semble expliqué par les vers que j'ai cités dans la dernière note de la lecture précédente.

## DIX-NEUVIÈME LECTURE. PUNITION DE L'IMPIÉTÉ.

Sanatcoumâra dit :

Il y eut anciennement des Brahmanes, fils de Bharadwâdja, qui s'étaient livrés avec fruit à l'exercice de la dévotion (yoga) ; mais ensuite prenant une route toute différente, ils s'éloignèrent du sentier du devoir, et ils subissent maintenant la peine de leur erreur<sup>1</sup>. Sur les bords du grand lac Mânasa<sup>2</sup>, ils reprendront un instant leur raison : ils réfléchiront sur le passé, et verront le trésor de leurs mérites perdu pour eux, comme s'il eût été submergé au milieu des flots. Cependant égarés encore par leurs frivoles désirs, sans avoir réparé ce mal par la piété, ils seront tous engagés de nouveau dans les liens de la mort et de la renaissance. Ainsi déchus de cet état désirable d'union sainte avec le grand Être, après avoir longtemps habité avec les Dévas<sup>3</sup>, ils sont nés maintenant dans le pays de Couroukchétra<sup>4</sup> et dans la famille de Côsica<sup>5</sup>. (Telle sera leur destinée<sup>6</sup>.) Conservant dans leur désordre l'amour raisonné du devoir, ils honoreront les Pitris ; et lorsqu'en punition de leur faute ils descendront dans l'échelle des êtres, ils garderont, grâce à leurs protecteurs et pour prix de leurs anciens mérites, la mémoire du passé dans leurs naissances successives. C'est alors qu'attachés à la loi divine, toujours attentifs à éviter le mal, ils mériteront enfin par leurs oeuvres de redevenir Brahmanes. Reprenant cette dévotion qu'ils possédaient dès leur première naissance, ils arriveront de nouveau à la perfection, et obtiendront une demeure éternelle.

Car, n'en doute pas, la science consiste pour toi dans l'accomplissement du voir ; heureux des exercices de cette piété qui t'identifie avec Dieu, tu posséderas la perfection. Mais cette piété est rare ; quelques sages à peine peuvent y parvenir. Quelquefois même maîtres de ce trésor, ils le perdent, et le vice étouffe la vertu. Les hommes qui se plaisent dans les bonnes œuvres, qui respectent toujours leur maître, qui ne demandent rien de ce qu'ils ne doivent pas obtenir, qui sont les protecteurs de ceux qui les implorent, qui ne méprisent pas les malheureux, qui n'abusent point de l'art de tirer les flèches, qui dans leur repos, leurs promenades, leurs actions, leurs méditations, leurs lectures, ne perdent jamais de vue leur dévotion, qui ne poursuivent pas des richesses mortes, qui s'abstiennent des plaisirs et ne mangent ni viande ni miel, qui ne préfèrent point leurs passions à tout, qui respectent les Brahmanes et aiment les saintes histoires, qui ne sortent point de leurs habitudes calmes et tranquilles, qui ne sont pas trop orgueilleux et n'aiment point les

---

<sup>1</sup> J'ai traduit ainsi le mot अपभ्रंस, qui signifie *faute, erreur, égarement*, mais qui peut aussi désigner un langage contraire aux règles de la grammaire sanscrite.

<sup>2</sup> Le Mânasa ou Mânasarovara est un lac sur le mont Himâlaya. Les fables indiennes font sortir de ce lac quatre rivières qui coulent vers les quatre points du globe

<sup>3</sup> Le commencement de cette lecture me paraît assez confus : j'ai tâché d'y trouver quelque suite. J'ignore ce que l'on entend ici par le mot *Déva*. Il est possible que l'intention de l'auteur ait été d'indiquer l'état de bonheur dont avaient joui les Brahmanes avant leur chute, alors que par la vertu de leur piété ils méritaient d'être admis dans la société des dieux, dont ils fréquentaient les saintes demeures. Peut-être aussi veut-il dire qu'ayant été admis, en faveur de leur pénitence, dans la première classe des Pitris, par punition ils sont d'abord descendus chez les Dévas, dont les âmes appartiennent à la deuxième et à la troisième classe.

<sup>4</sup> Couroukchétra ou Couroudésa est le pays où a régné le roi Courou, prince de la dynastie lunaire. Ce royaume était dans le nord-ouest de l'Inde.

<sup>5</sup> On donne le nom de Côsica à différents personnages : c'est un nom patronymique, qui signifie  *fils de Cousica, prince de la race lunaire*.

<sup>6</sup> J'ai ajouté ces mots pour donner plus d'ensemble aux idées. C'est Sanatcoumâra qui parle ; et les Brahmanes existent dans le Couroukchétra, au moment de son discours. Mârcandéya les verra ensuite poursuivre leur carrière et racontera leurs aventures.

assemblées, voilà les hommes qui arrivent à cette union divine qu'on appelle yoga, et qui s'obtient rarement sur la terre. Doux, vainqueurs de leur colère, exempts d'orgueil et de présomption, tels sont les pénitents qui sont des vases d'élection pour le bonheur suprême. Tels furent autrefois ces Brahmanes : mais se rappelant la faute qu'ils ont commise dans l'excès de leur égarement, livrés à la méditation et à la sainte lecture, concentrés dans le repos, ils obtiendront enfin, n'en doute pas, cet état de tranquillité suprême qui est le bonheur.

Pour toi, tu sais ce qu'il faut faire ; attache-toi à la dévotion ; que ce soit là ton premier devoir, et tu arriveras à la perfection. Rien n'est au-dessus de cette union qui s'établit entre l'homme et le grand Être : c'est la plus belle des occupations que cet exercice de l'yoga. O fils de Bhrigou, il faut t'y livrer sans relâche : apprends avec le temps à te mortifier pour la nourriture, à triompher de tes sens ; zélé pénitent, ne néglige point les cérémonies du srâddha, et tu pourras te vanter du nom d'yogin.

Mârcandéya dit à Bhîchma :

Ainsi me parla le divin personnage, et il disparut : il avait passé dix-huit ans à m'instruire, et ces dix-huit ans ne m'avaient paru qu'un jour. Tant que je restai auprès de lui, grâce à sa protection, je n'éprouvai aucune fatigue, aucune incommodité, aucun besoin : je ne sentais pas la marche du temps, et ne m'en aperçus qu'en revoyant mes élèves.

## VINGTIÈME LECTURE.

### HISTOIRE DE POÛDJANIYA.

Mârcandéya continua :

Le saint avait disparu ; et suivant sa recommandation, j'ouvris sur tout ce qui m'environnait l'oeil divin de la science. Alors j'aperçus, dans le Couroukchétra, ô noble enfant de Gangâ, ces Brahmanes dont m'avait parlé le sage Mouni : ils étaient alors fils de Côsica. Ils étaient sept ; l'un d'entre eux qui se nommait Pitrivarttin, à cause du culte qu'il rendait aux Pitris, devint ensuite Brahmadata. Il eut pour mère Critwî, fille de Souca, et pour père le grand prince Anouha : sa ville natale fut la belle ville de Câmpilya<sup>1</sup>. Bhîchma dit à Youdhichthira :

Grand roi, je vais te dire sur la famille de ce prince ce que m'a raconté le saint pénitent Mârcandéya : prête l'oreille à mon récit.

Youdhichthira l'interrompt :

De qui était fils Anouha ? dans quel temps vivait-il ? quel fut le glorieux père de ce fils vertueux ? quelle fut la puissance du roi Brahmadata ? Et comment devint-il roi, lui qui était un des sept Brahmanes dont tu m'as parlé ? Sans doute le divin Souca, si honoré dans le monde, si animé de l'amour du bien, n'a pu donner l'illustre Critwî qu'à un prince redoutable par les forces de son empire. Voilà des détails que je désire apprendre de toi, noble héros ; raconte-moi, je te prie, l'histoire de Brahmadata ; répète-moi ce que Mârcandéya t'a dit sur les transmigrations de ces Brahmanes.

Bhîchma dit :

On m'a dit que ce Brahmadata, saint Richi parmi les rois<sup>2</sup>, était contemporain de mon pieux aïeul Pratîpa : ce fut un grand prince, adonné aux exercices de la dévotion, connaissant la langue de tous les êtres, pour lesquels il éprouvait une tendre sympathie. Il

---

<sup>1</sup> La suite nous montrera que cette ville de Câmpilya ou Câmpilla se trouvait dans le Pantchâla, contrée du nord-ouest de l'Inde, qui n'était pas le Penjab d'aujourd'hui mais qui pouvait en être une portion. Voyez la dissertation de M. Lassen, de Pentapotamiâ Indicâ.

<sup>2</sup> C'est-à-dire, Râdjarchi.

eut pour précepteur spirituel et pour ami le fameux Gâlava, qui, par la force de sa pénitence<sup>3</sup>, composa l'art de prononcer les mots<sup>4</sup>, et mit plus d'ordre et de clarté dans les préceptes de la loi divine. Son ministre fut Candarîcha, qui ne connut d'autre amour que celui du devoir. Or, dans leurs sept naissances<sup>5</sup> successives, ces sept Brahmanes se trouvèrent toujours ensemble, et se distinguèrent par leur mérite.

Je vais te dire, d'après le grand Mârcandéya, quelle a été l'antique famille de Brahmadata, cet illustre rejeton de Pourou.

Le roi Vrihatkchétra<sup>6</sup> avait eu pour fils le pieux Souhotra : Souhotra donna le jour à Hastin, qui fut le fondateur de la fameuse ville d'Hastinâpou<sup>7</sup>. Celui-ci eut trois fils, renommés surtout par leur attachement à la loi divine : Adjamîdha, Dwimîdha, et Pouroumîdha. D'Adjamîdha et de Dhouminî naquit le roi Vrihadichou : Vrihadichou laissa pour fils le glorieux Vrihaddhanou, qui à cause de sa grande justice fut surnommé Vrihaddharma. Vrihaddhanou donna le jour à Satyadjit ; Satyadjit à Viswadjit ; Viswadjit au grand monarque Sénadjit.

Sénadjit eut quatre fils connus dans le monde : Rouchira, Swétakétou, Mahimnâra, et Vatsa, roi d'Avantî, d'où est sortie la famille des Parivatsacas. De Rouchira naquit le fameux Prithouséna, qui donna le jour à Pâra ; Pâra fut père de Nîpa, et Nîpa de cent un fils, héros pleins de courage, habiles à conduire les chars de guerre et à manier les armes ; tous surnommés Nîpas. Un prince, héritier de ces Nîpas et soutien de leur gloire, régna à Câmpilya. Il se nomma Samara, à cause de son amour pour les combats. Il eut trois fils, Para, Pâra et Sadaswa, particulièrement amis de la justice. De Para naquit l'illustre Prithou. Celui-ci eut pour fils Soucrita, ainsi nommé à cause de ses bonnes actions ; ce fut un prince orné de toutes les vertus. Il donna le jour à Vibhrâdja, et Vibhrâdja à Anouha, gendre de Souca et glorieux époux de Critwî. C'est de cet Anouha que naquit le saint roi Brahmadata. Celui-ci eut pour fils un prince célèbre par ses austérités et sa dévotion, nommé Viswakséna : c'était Vibhrâdja revenu au monde en récompense de ses bonnes oeuvres.

Brahmadatta eut un autre fils, appelé Sarwaséna, qui eut les yeux crevés par l'oiseau Poûdjanîyâ, depuis longtemps commensal de Brahmadata.

Nous avons dit que son autre fils était Viswakséna : ce fut un prince très puissant. Il donna le jour au monarque Dandaséna, et Dandaséna à Bhallâta, qui fut tué par Carna, fils de Radhâ<sup>8</sup>. Bhallâta était un guerrier magnanime, fait pour honorer sa famille ; son fils<sup>9</sup> fut insensé et causa la perte de cette maison des Nîpas ; à cause de lui, Ougrâyoudha

---

<sup>3</sup> Remarquez l'étendue de la signification de ce mot *pénitence*, qui désigne à la fois l'ardente application à une chose, et les travaux zélés et méritoires par lesquels on mortifie le corps et l'on rend l'esprit plus actif.

<sup>4</sup> Sikchâ est le nom de cet art, et en même temps celui d'un des six Védângas. Ce Védânga enseigne la prononciation des mots employés dans les Vèdes : il est attribué à Pânini, petit-fils de Dévala, sous le nom duquel on a publié des sôûtras ou aphorismes de grammaire, où sont cités les prédécesseurs de Pânini, parmi lesquels se trouve Gâlava. Au reste, le mot *sikchâ* veut aussi dire instruction en général, et c'est dans ce sens que Vyâsa est surnommé Sikchâcara.

<sup>5</sup> Le nombre sept a sans doute ici quelque rapport avec les sept ordres de Pitris.

<sup>6</sup> Prince de la dynastie lunaire, dont nous parlerons plus loin.

<sup>7</sup> Ville dont les rois lunaires firent pendant un temps leur capitale. Elle fut submergée par le Gange, et le siège de l'empire transféré à Côsâmbi. On a prétendu que Dehli occupe l'emplacement de l'ancienne Hastinâpou<sup>7</sup>, qui paraît toutefois avoir été à près de cinquante-sept milles plus loin vers le nord-est. Le roi Hastin a pu vivre du temps de Rama, roi d'Ayodhyâ.

<sup>8</sup> Carna était fils naturel de Countî, mère des Pândavas. Il fut exposé par elle sur les bords de l'Yamounâ, et recueilli par Radhâ, femme de l'écuyer de Dhritarâstra. Celle-ci l'éleva, ce qui l'a fait appeler *fils de Radhâ*. Carna fit la guerre aux Pândavas ses frères, et périt de la main d'Ardjouna.

<sup>9</sup> Ce fils n'est pas nommé ; l'auteur ne le désigne que sous le nom général de Nîpa.

extermina<sup>10</sup> tous les membres de cette famille, et vint ensuite périr sous mes coups, emporté par sa déraison ; prince ambitieux, n'ayant d'autres pensées que celles de son orgueil, et ne se plaisant que dans le désordre.

Youdhichthira dit :

De qui était fils cet Ougrâyoudha ? quelle était sa famille ? dis-moi comment il a trouvé la mort sous tes coups.

Bhîchma reprit :

Adjamîdha avait eu un fils, nommé Yavînara<sup>11</sup>, qui régna et se distingua par sa sagesse. Yavînara donna le jour à Dhritimân ; Dhritimân, à Satyadhriti ; Satyadhriti, au vaillant Dridhanémi ; Dridhanémi, au pieux Soudharman ; et Soudharman, au grand Sârwabhōma, ainsi appelé parce qu'il fut roi de toute la terre. Dans sa nombreuse lignée exista Mahân, honneur de la race de Pourou. Mahân fut père du roi Roukmaratha ; Roukmaratha, de Soupârswa ; Soupârswa, du sage Soumati ; Soumati, du vaillant Sannati ; et Sannati, du puissant Crita, disciple du fameux Hiranyanâbha, surnommé Cōsalya. C'est Crita qui divisa en vingt-quatre chapitres le Sâma-Véda : de là vient que dans le Prâtchya<sup>12</sup>, les Brahmanes qui lisent le Sâma sont appelés de son nom Câtis. Il eut pour fils cet Ougrâyoudha qui pouvait faire la gloire de la race de Pourou. C'est celui-ci qui vint attaquer et qui tua le roi de Pantchâla, Nîpa, aïeul de Prichata. Ougrâyoudha eut pour fils l'illustre Kchémya ; Kchémya donna la naissance à Souvîra ; Souvîra, à Nripandjaya ; et Nripandjaya, à Vahouratha. Ces princes ont été distingués par le nom de Pôravas.

Or, Ougrâyoudha fut un prince bien malavisé. Habile à lancer un tchakra étincelant, et rempli de courage, il avait donné la mort au roi Nîpa. Ce triomphe l'enfla d'orgueil, et les autres princes de cette famille tombèrent aussi sous ses coups. Mon père venait de mourir : assis à terre, j'étais entouré de mes conseillers, quand un envoyé d'Ougrâyoudha vint de sa part me faire cette insolente proposition. « Bhîchma, me dit-il, je te demande aujourd'hui pour épouse ta mère<sup>13</sup>, l'illustre Gandhacâlî, qui est la perle des femmes. O fils de Courou, si tu condescends à mes désirs, j'agrandirai ton royaume, et je te comblerai de présents. Je possède des richesses et des pierres précieuses : choisis ce qui peut te faire plaisir ». Cependant, en entendant ces mots, je sentais mon terrible tchakra s'enflammer dans ma main, ce tchakra dont la vue, ô fils de Bharata, fait fuir mes ennemis au milieu du combat. Son envoyé osa ajouter : « Si tu désires le bien de ton royaume ou de ta famille, si tu tiens à la vie, obéis à mon ordre : autrement tu n'as point de repos à espérer ». Assis sur mon lit de feuillage, j'écoutais cet émissaire : il se tut, et finit un discours qui me brûlait comme un trait de feu. Connaissant donc les intentions de cet insensé, je fis assembler de tous côtés les chefs des armées. Vitchitravîrya, encore enfant<sup>14</sup>, courut lui-même aux armes pour me défendre. A cette vue, je cessai de retenir mon ressentiment et je me préparai au combat.

Entouré de conseillers expérimentés, de prêtres pieux, d'amis sages et prudents, pleins d'instruction et d'intérêt pour moi, avant de commencer l'attaque, je demandai leur avis sur la conduite que me dictait la circonstance. « Sans doute, me dirent-ils, l'impie a son

---

<sup>10</sup> Cette destruction ne fut pas générale, puisque le petit-fils de Nîpa, Prichata, monta depuis sur le trône après la mort de l'usurpateur Ougrâyoudha.

<sup>11</sup> D'autres donnent pour père à Yavînara le prince Dwimîdha, frère d'Adjamîdha. Fr. Hamilton suppose que, fils d'Adjamîdha, Yavînara avait été adopté par Dwimîdha.

<sup>12</sup> Ce mot me fait soupçonner que le royaume de ces princes était précisément une contrée du Prâtchya, pays à l'orient de la Saraswatî, et comprenant le Tirhut et le Béhar méridional. C'était là qu'habitaient les Prasii.

<sup>13</sup> C'était sa belle-mère, autrement appelée *Satyavatî*. De Parâsara, elle avait eu d'abord Vyâsa ; devenue ensuite l'épouse du roi Santanou, elle lui donna pour fils Vitchitravîrya. Le même Santanou avait eu auparavant de Gangâ ce Bhîchma qui parle dans cette lecture.

<sup>14</sup> Je rends ainsi le mot *bâla* que je ne regarde pas comme un nom propre.

tchakra levé contre toi : mais, de ton côté, tu ne t'es pas encore purifié<sup>15</sup>. Et certes ce n'est pas par le combat qu'il faut commencer. Nous te recommandons d'abord les moyens de conciliation, de séduction même ; cherche ensuite à diviser tes ennemis<sup>16</sup>. C'est alors que, purifié de toute souillure, tu pourras invoquer les dieux, faire ton sacrifice au feu, demander la bénédiction des Brahmanes<sup>17</sup>, et les honorer par tes hommages. C'est alors que, de leur aveu, tu marcheras à la victoire. Mais, avant la cérémonie de ta purification, ne va pas engager le combat, et croiser tes armes avec celles de ton ennemi. Tel est l'avis des vieillards. Quand les trois moyens légaux auront été provisoirement employés, alors tu iras à l'ennemi, et il succombera sous tes coups, comme a succombé Sambara sous les coups d'Indra<sup>18</sup> ». Il faut écouter le conseil des sages et des vieillards : leur voix calma un instant mon courroux. Toutes les cérémonies furent faites par ces hommes instruits dans nos saints livres, et alors il me fut permis d'exécuter ma résolution. On essaya d'abord des moyens de conciliation et des autres conseillés par les sages. Mon imprudent ennemi ne voulut rien écouter. Le tchakra de l'impie, que le désir de l'épouse d'un autre lui avait fait lever, était toujours dans sa main : il persista dans son égarement, et périt, victime de ses propres oeuvres, et blâmé par les hommes de bien. Pour moi, lavé de ma souillure, armé de mes flèches et de mon arc, monté sur mon char, je sortis de ma ville, et béni par les Brahmanes, j'allai combattre mon ennemi. Les deux armées furent bientôt en présence : pendant trois jours elles se livrèrent un combat furieux, pareil à ceux que se livrent les Dévas et les Asouras. Ougrâyoudha, frappé par mon tchakra brûlant aux premiers rangs de son armée, tomba par terre et mourut du moins en héros.

C'est alors, ô roi fils de Courou, que Prichata vint à Câmpilya, après la mort du chef de la maison des Nîpas et d'Ougrâyoudha. Au royaume de ses pères, cet illustre prince ajouta celui d'Ahitchhatra<sup>19</sup>. Il se laissa diriger par mes conseils, et fut le père de Droupada. Celui-ci, devenu roi, osa insulter Drona : aussitôt il fut attaqué et vaincu par Ardjourna, qui fit don à Drona d'Ahitchhatra et de Câmpilya. Drona les reçut ; mais il rendit, comme tu le sais, Câmpilya à Droupada.

Tel est le récit que j'avais à te faire sur la famille de Droupada, de Brahmadata, de Nîpa et d'Ougrâyoudha.

Youdhichthira dit :

O fils de Gangâ, comment l'oiseau Poûdjanîyâ creva-t-il autrefois les yeux du fils de Brahmadata ? Par quelle raison cet oiseau, depuis longtemps commensal et ami de ce prince, commit-il envers lui cette indignité ? Qu'était-ce que Poûdjanîyâ ? qu'était-ce que cette amitié qui existait entre cet oiseau et le roi ? Fais-moi le plaisir de me dire là-dessus toute la vérité.

Bhîchma répondit :

Grand roi, voici cette aventure<sup>20</sup>, telle qu'elle arriva dans le palais de Brahmadata. Ce prince avait pour ami un oiseau dont les ailes étaient noires, la tête rouge, le dos et le ventre blancs. Cette amitié semblait ferme et durable. L'oiseau avait fait son nid dans le palais du roi : il sortait pendant le jour et volait sur les bords de la mer, des lacs, des

---

<sup>15</sup> Les funérailles causaient une impureté qui ne pouvait être effacée que par certaines cérémonies, telles que l'ablution *mritasnâna*. Voyez Rech. asiat. t. VII

<sup>16</sup> Ce précepte est dans les lois de Manou, lect. VII, sl. 198.

<sup>17</sup> C'est la cérémonie appelée *swastivâtchana*, dans laquelle les Brahmanes invoquent les dieux en répandant à terre du riz bouilli.

<sup>18</sup> C'est à Pradyoumna, fils de Crichna, que cet exploit est ordinairement attribué. Mais l'auteur a peut-être voulu éviter un anachronisme. Le dieu Indra est de tout temps, et a pu combattre le Dêtya Sambara.

<sup>19</sup> C'est l'*Adisathrus* de Ptolémée, qui correspond au pays de Barranagpou.

<sup>20</sup> Cette fable se retrouve dans le chapitre XII de Calila et Dimna, et dans le chapitre VIII de la IIIe partie des Contes et fables indiennes, traduites par Galland et Cardone. La Fontaine l'a imitée dans ses fables, Liv. X, fab. 12.

fleuves et des rivières, sur les montagnes, dans les bois et les forêts, sur les étangs fleuris, au milieu des lotus odoriférants, qui abandonnent aux vents les parfums de leurs fleurs épanouies ; après avoir erré dans tous ces lieux enchanteurs, il revenait le soir à Câmpilya, et se reposant auprès du sage Brahmadata, il lui faisait des récits de tout ce qu'il avait vu dans ses courses aventureuses. Le roi Brahmadata eut un fils nommé Sarwaséna. Dans le même temps, Poûdjanîyâ (c'est le nom de l'oiseau) devint mère : dans son nid elle déposa un seul oeuf, qui vint à éclore ; il en sortit une masse de chair dont les membres<sup>21</sup> n'étaient pas encore bien distincts, qui entrouvrait un large bec, et semblait privée d'yeux. Peu à peu les yeux parurent, les ailes grandirent, et cette masse d'abord informe devint un oiseau charmant. Poûdjanîyâ aimait également le fils du roi et son petit ; et cet attachement croissait de jour en jour. Quand la nuit revenait, elle apportait dans son bec pour les deux enfants deux pommes d'amrita<sup>22</sup>, égales pour le goût à l'ambrosie céleste. C'était un vrai plaisir pour eux de manger ces fruits. Pendant que Poûdjanîyâ était sortie, la nourrice du fils de Brahmadata faisait jouer le petit prince avec le petit oiseau<sup>23</sup>, et allait prendre celui-ci dans le nid de Poûdjanîyâ.

Un jour l'enfant du roi, en badinant, saisit par le col et serra fortement dans sa main l'oiseau, qui fut promptement étouffé. Brahmadata, en voyant par terre, le bec ouvert et sans vie<sup>24</sup>, le fils de son amie, mis à mort par son propre fils, se livra à toute sa douleur. Il se mit à pleurer, et gronda sévèrement la nourrice. Son chagrin était extrême, et il plaignait le sort du pauvre oiseau, quand Poûdjanîyâ revint dans le palais, par les routes de l'air, apportant les deux fruits selon sa coutume. A son arrivée, elle aperçoit son enfant, celui qui a été formé de son corps, étendu sans mouvement et sans vie. D'abord elle perd l'usage de ses sens ; mais quand elle revient à elle-même, elle fait entendre ces tristes lamentations : « O mon cher petit, j'arrive, je t'appelle, et tu ne sautilles pas autour de moi ! tu ne fais pas entendre ces sons inarticulés et si doux à mon oreille ! Ouvrant ton bec jaune et mignon, et me découvrant ton palais empourpré, pressé de la faim, pourquoi ne viens-tu pas aujourd'hui ? Pourquoi ta mère n'entend elle plus tes cris<sup>25</sup> ? Quand reverrai-je cet enfant, qui faisait mes délices, le bec ouvert, me demandant de l'eau, et agitant ses ailes devant moi ? En te perdant, j'ai perdu tout mon bonheur ».

Après avoir exhalé bien d'autres plaintes, elle s'adressa ainsi au roi : « Ne sais-tu pas quels sont les devoirs prescrits par la loi divine, toi qui as reçu l'eau du baptême royal ? Par le fait de cette nourrice, tu as toi-même immolé mon enfant ; par la main de ton fils, c'est toi qui l'as tué. Injuste Kchatriya, pour éclairer ton esprit, Angiras<sup>26</sup> n'avait-il pas dit : Vous devez toujours protection à celui qui est venu implorer votre secours, soit qu'il fût pressé de la faim ou poursuivi par son ennemi, surtout quand il est longtemps resté sous votre toit. L'homme qui refuse de le protéger va certainement en enfer. Comment les dieux pourraient-ils recevoir son offrande, et les Pitris sa swadhâ ? » A ces mots, s'abandonnant à

---

<sup>21</sup> Le texte renferme les mots de *pieds* et de *mains* : par le mot *main* l'auteur désigne sans doute les deux membres supérieurs, c'est-à-dire les ailes de l'oiseau, non encore garnies de plumes.

<sup>22</sup> Rien n'indique l'espèce de cet arbre. Jones, IIe vol. des Rech. asiat., dit que l'*amrita* est le jambosier (*rose apple*).

<sup>23</sup> On emploie ici d'une manière générale le mot चटक, *tchataca*, qui signifie proprement moineau. C'est peut-être ce mot mal entendu qui a fait introduire dans la fable le moineau qui est la cause de la dispute des deux amis. Voyez la Fontaine.

<sup>24</sup> L'expression sanscrite indique que l'animal est réuni aux cinq éléments, il est entré dans le *Pantchatwam*.

<sup>25</sup> Je me suis abstenu de reproduire ces cris, exprimés cependant dans le texte. Je les insère ici pour ceux que ces petits détails pourraient flatter ; voici la transcription de cette onomatopée que j'ai rencontrée plusieurs fois : *tchitchî-coutchi*.

<sup>26</sup> On prête à un personnage, nommé *Angiras*, un traité sur les lois, qui subsiste toujours. J'ignore si les maximes suivantes en sont extraites.

tout son courroux<sup>27</sup>, elle, si bonne, si sensible, égarée par la douleur, elle creva les deux yeux de l'enfant royal. D'une serre cruelle elle lui arracha la vue, et s'élança aussitôt après dans les airs.

En voyant son fils dans cet état, le roi dit à Poûdjanîyâ : « Ma belle amie, sois sans crainte, ton action n'est que trop légitime. Tâche de te consoler, et demeure avec moi : que notre amitié reste inaltérable. Comme auparavant, continuons nos rapports et nos récréations. Je n'ai point contre toi de ressentiment à cause du malheur de mon fils ; soyons amis, tu n'as fait que ce que tu devais faire ».

Poûdjanîyâ lui répondit : « Je juge de ton amour pour ton fils par celui que j'avais pour le mien. Prince, après avoir privé ton enfant de la lumière, et coupable envers toi, je ne veux plus rester dans ton palais. Je te rappellerai les sentences du sage Ousanas<sup>28</sup> : Il faut éviter d'avoir un mauvais allié, un mauvais pays, un mauvais roi, un mauvais ami, de mauvais enfants et une mauvaise femme. Avec une mauvaise alliance, point d'amitié ; avec une mauvaise femme, point de plaisir ; avec de mauvais enfants, point de srâddhas<sup>29</sup> ; avec un mauvais roi, point de justice ; avec un mauvais ami, point de bonne foi ; dans un mauvais pays, point de vie agréable. Avec un mauvais roi, on éprouve une crainte continuelle ; avec de mauvais enfants, des malheurs naissent de tous côtés. L'inférieur qui se fie au méchant périt bientôt, privé de protecteur et de force. Ne comptez point sur un homme de mauvaise foi ; même comptez peu sur l'homme de bonne foi. La crainte qui succède à la confiance coupe jusqu'aux racines de la sécurité. C'est aventurer ses jours que d'oser follement se reposer sur la foi des hommes de cour, dont le coeur est naturellement gâté. Celui qui cherche à se grandir auprès des rois, est bientôt écrasé comme un vil insecte<sup>30</sup>. Ousanas a dit encore, ô prince : Un adroit ennemi, sous le masque de la bonté, vous embrasse et vous étouffe ensuite, comme la plante rampante qui presse un grand arbre. Il se fait doux, souple et petit ; peu à peu il vous enveloppe : c'est la fourmi qui ronge insensiblement les racines d'une plante. Hari lui-même, endormant la défiance de Namoutchi<sup>31</sup> pendant quelque temps, finit, en présence des Mounis, par le tuer avec l'écume des eaux. Les hommes, pour se défaire de leur ennemi, attendent le moment du sommeil, de l'ivresse, de la passion ; ils emploient le poison, le feu, le fer et la magie même. Leur sollicitude va jusqu'à détruire tout ce qui peut rester de lui : ils donnent la mort à ses enfants, ne doutant pas qu'un jour ceux-ci professeront aussi contre eux la même inimitié. Ce qu'on laisse d'un ennemi, est comme un reste de dettes ou de feu, qui ne peut, ô prince, que croître et s'augmenter. Tout ce qui lui a appartenu, doit donc être anéanti. Un ennemi rit et cause avec vous, il mange au même plat, il s'assied sur le même siège, et ne perd pas le souvenir de son injure. Il ne faut point se fier à lui, lors même qu'il deviendrait votre parent. Indra<sup>32</sup> devint le gendre de Pouloman, et cependant il lui donna la mort. Le sage ne doit point s'approcher de celui qui lui parle amitié, et qui cache l'inimitié dans son coeur : il doit le fuir, comme le cerf fuit le chasseur. Gardez-vous de rester auprès de celui

---

<sup>27</sup> Voyez XIIIe lecture, note 5.

<sup>28</sup> Ousanas est le même que Soucra, fils de Bhrigou, et régent de la planète de Vénus. Il est le précepteur et le prêtre des Détyas. On lui donne aussi le nom de *Cavi*, poète, et on cite souvent de lui, dans les grands poèmes, des maximes morales qu'on lui attribue.

<sup>29</sup> Les Indiens tenaient à ces cérémonies funèbres, qui devaient assurer leur bonheur après leur mort ; et c'était un devoir de bon fils que de les célébrer à certaines époques déterminées.

<sup>30</sup> L'insecte dont on parle ici est le pou, प्रावारकीत.

<sup>31</sup> *Namoutchi* est le nom d'un Asoura, d'un ennemi des dieux, et nous verrons ailleurs les combats variés que se livrent ces terribles rivaux, combats dans lesquels Vichnou est toujours obligé d'intervenir.

<sup>32</sup> Indra est le dieu du ciel, et sa femme se nomme Satchî : c'était la fille du Mouni Pouloman, qui avait le malheur d'être de la race des Dânavas, et par conséquent ennemi des dieux. Indra avait enlevé Satchî, et pour prévenir la malédiction d'un père irrité, il tua Pouloman.

dont la haine a gonflé le coeur : il vous entraînera avec vos racines, comme le torrent emporte l'arbre de sa rive. Ne comptez pas sur la fortune que vous pouvez recevoir d'un ennemi ; ne dites pas avec confiance : Je suis bien haut. Cette élévation même causera votre perte : vous serez écrasé comme l'insecte méprisable. Voilà les maximes d'Ousanas, maximes que doit retenir le sage et celui qui veut sa propre sûreté. Pour moi, j'ai commis envers toi une faute horrible, j'ai ôté à ton fils la lumière du soleil : je ne puis plus me fier à toi ». A ces mots, l'oiseau s'envola dans les airs.

Voilà le récit que tu m'avais demandé, ô roi, sur Brahmadata : telle est l'histoire de Poûdjanîyâ, tels sont les renseignements que tu désirais sur le srâddha, ô sage Youdhichthira Je te dirai maintenant l'antique histoire que Sanatcoumâra a racontée à Mârcandéya pour lui prouver l'avantage du srâddha et des bonnes oeuvres. Écoute, ô grand roi, ce qui arriva pendant sept naissances successives à Gâlava, à Candarîcha, à Brahmadata et aux autres Brahmanes, compagnons de leurs pieux exercices.

## VINGT-UNIÈME LECTURE.

### TRANSMIGRATIONS DES SEPT BRAHMANES.

Mârcandéya dit à Bhîchma.

Le monde est fondé sur le srâddha ; c'est de ce dernier que provient l'yoga. Je vais donc te dire quels sont les fruits souverains du srâddha, et ce que Brahmadata en a obtenu pendant sept renaissances. O fils de Bharata, celui-ci ne se forma que peu à peu à la science du devoir. Or, il était arrivé que dans un srâddha, ce qui devait préjudicier au devoir servit au contraire aux Brahmanes compagnons de Brahmadata. Voici le fait.

L'oeil divin, que m'avait donné Sanatcoumâra, me fit apercevoir les sept Dwidjas<sup>1</sup> dont il m'avait parlé, infidèles à leurs règles sacrées, et du reste attachés au culte des Pitris. Ils portaient des noms conformes à leurs oeuvres : on les appelait Vâgdouchta, Crodhana, Hinsâ, Pisouna, Cavi, Swasrima et Pitrivarttin : ils étaient fils de Côsica et disciples de Gârgya. Leur père étant venu à mourir, ils commencèrent les cérémonies prescrites sous la direction de leur maître. Par son ordre ils gardaient sa vache nourricière, nommée Capilâ<sup>2</sup>, et accompagnée de son veau déjà aussi grand qu'elle. En chemin, la vue de cette vache magnifique, qui fournissait à tous les besoins de Gârgya, les tenta : la faim les poussait, leur raison était aveuglée ; ils conçurent le projet cruel et insensé de la tuer. Cavi et Swasrima essayèrent de les en empêcher. Que pouvaient-ils contre les autres ? Mais Pitrivarttin, celui d'entre eux qui était toujours occupé du srâddha, songeant alors au devoir dont la pensée l'obsédait, dit à ses frères avec colère : « Puisque nous avons un sacrifice à faire à l'intention des Pitris, que cette vache soit immolée par nous avec dévotion, et sa mort nous profitera. Honorons les Pitris, et l'on n'aura point de reproche à nous faire » « Oui » s'écrièrent-ils tous, et la vache fut sacrifiée en l'honneur des Pitris. Ils dirent ensuite à leur maître : « Votre vache a été tuée par un tigre, mais voici son veau ». Le Brahmane, sans soupçonner le mal, reprit le veau qu'ils lui remettaient. Mais ils avaient manqué aux égards et au respect qu'ils devaient à leur maître ; et quand le Temps vint les enlever tous ensemble de ce monde, pour avoir été cruels et méchants, pour s'être rendus coupables d'impiété envers leur précepteur spirituel, ils reparurent tous les sept à la vie

---

<sup>1</sup> *Dwidjas* signifie ici *brahmanes*.

<sup>2</sup> *Capilâ* veut dire *noire* : ce mot n'est peut-être qu'une épithète. Nous avons vu ailleurs que la vache représentait la terre, et la vache du Gourou n'est autre chose que les domaines affectés à son service. Si par Côsica on entend Viswâmitra, ce manque de respect pour les propriétés d'un Brahmane n'est pas étonnant de la part de ses fils ou descendants. Voyez plus haut l'histoire de Trisancou.

dans la famille d'un chasseur, du pays de Dasârna<sup>3</sup>. Cependant, comme en immolant la vache de leur maître, ils avaient rendu hommage aux Pitris, ces frères, remplis de force et d'intelligence, conservèrent dans cette existence le souvenir du passé : ils se montrèrent attachés à leurs devoirs, remplissant leurs fonctions avec zèle, et s'abstenant de tout acte de cupidité et d'injustice : tantôt retenant leur respiration aussi longtemps que durait la récitation d'un mantra<sup>4</sup>, tantôt se plongeant dans de profondes méditations sur leur destinée. Voici les noms de ces pieux chasseurs : Nirvêra, Nirvriti, Kchânta, Nirmanyou, Criti, Vêghasa et Mâtrivarttin. Ainsi ces mêmes hommes qui autrefois avaient aimé le mal et l'injustice, étaient maintenant tellement changés qu'ils honoraient leur mère courbée sous le poids de l'âge et réjouissaient le cœur de leur père. Quand la mort eut emporté leurs parents, alors laissant leur arc, ils se fixèrent dans la forêt, où bientôt après eux-mêmes aussi rendirent l'âme.

En récompense de leur bonne conduite, ils eurent encore dans leur vie suivante le souvenir du passé : ils naquirent sur l'agréable montagne de Câlandjara<sup>5</sup>, sous la forme de cerfs à la haute ramure, tour à tour éprouvant et inspirant la terreur. Leurs noms étaient alors Ounmoukha, Nityavitrasta, Stabdacarna, Vilotchana, Pandita, Ghasmara et Nadin. Ainsi repassant dans leur mémoire leurs anciennes actions, ils erraient dans les bois, détachés de tout sentiment, de toute affection, soumis avec résignation aux devoirs qu'ils avaient à remplir, et dans leur solitude se livrant aux exercices de l'yoga<sup>6</sup>. Exténués par le jeûne et la pénitence, ils moururent à la suite de leurs pratiques pieuses<sup>7</sup>, et l'on voit encore, ô fils de Bharata, sur le mont Câlandjara la marque de leurs pieds.

Leur piété fut cause qu'ils passèrent alors dans une classe d'êtres plus relevée ; transportés dans le beau pays de Sarodwîpa<sup>8</sup>, ils eurent la forme de ces oies qui habitent le séjour des lacs : entièrement isolés de toute société, véritables Mounis uniquement occupés des choses divines, ils se nommaient alors Nihsprîha, Nirmama, Kchânta, Nirdwandwa, Nichparigraha, Nirvriti et Nirbhrita. Au milieu de leurs austérités et de leurs jeûnes, ils moururent, et revinrent à la vie sous la forme de cygnes, fréquentant les ondes du Mânasa. Les noms de ces sept frères étaient Padmagarbha, Ravindâkcha, Kchîragarbha, Soulotchana, Ourouvindou, Souvindou et Himagarbha. Dans le souvenir de leur vie passée, ils poursuivaient leurs saints exercices ; la faute commise envers leur maître,

---

<sup>3</sup> Contrée au sud-est du Vindhya, d'où sort une rivière qui est le Dosaron de Ptolémée. Voyez Rech. asiat. t. XIV, pag. 391.

<sup>4</sup> C'est un acte de piété nommé dhârana, ou prânadhârana. Le pénitent se recueille et retient son haleine jusqu'au moment où la prière qu'il a commencée mentalement est achevée. Voyez dans Wilson le mot प्राणायन

<sup>5</sup> Cette montagne est dans le Bundelcund, et on l'appelle aujourd'hui *Callinger*. C'est un lieu célèbre pour les pèlerinages, et le séjour des pénitents.

<sup>6</sup> Il est bizarre pour nous de voir de pareils sentiments prêtés à des animaux. Mais lisez dans les lois de Manou, lect. IV, sl. 148, et lect. XI, sl. 240, comment un pénitent se rappelle ses naissances précédentes, et comment les animaux et les végétaux même ont le mérite de la dévotion.

<sup>7</sup> Le texte présente ici un mot que je n'ai pu traduire littéralement. Les trois manuscrits portent que ces cerfs solitaires avaient accompli le *marou*, मरुं साध्य, *maroum sâdhya*. Je ne sais en quoi consiste cet exercice de piété. Le mot *marou* désigne un lieu aride et sablonneux, un désert. Le nom donné à ce genre de dévotion viendrait-il de la nature du terrain couvert de sable et stérile où se retirait le pénitent, ou plutôt du résultat produit par son séjour continu sur la même place, qui devait ainsi être dépourvue de toute végétation ? Ceci expliquerait pour quelle raison le sol avait conservé la trace des pas de ces cerfs.

<sup>8</sup> Je suppose que le Sarodwîpa est le pays où se trouve le lac Mânasa. Je me suis permis, en cet endroit, de réunir deux passages que j'ai trouvés seulement sur le manuscrit dévanâgari de Paris, et d'en friser un petit ensemble qui complète ce qui manque dans les autres, pour deux naissances dont ils ne parlent point. De cette manière, on retrouve le nombre de sept transmigrations, annoncé si souvent dans ce récit, mais je préviens que c'est grâce à mon arrangement : au reste, je n'ai rien ajouté.

lorsqu'ils étaient Brahmanes, les avait fait rétrograder dans l'échelle des êtres ; mais le culte qu'ils avaient alors, au milieu même de leur égarement, rendu aux Pitris, leur avait procuré la faculté d'augmenter leur science à mesure qu'ils renaissaient. Enfin ils revinrent au monde sous l'apparence de canards sauvages, et sous les noms de Soumanas, Swani, Souvâk, Souddha, Tchitradarsana, Sounétra et Soutantra. Par un effet des pénitences qu'ils avaient accomplies dans leurs naissances diverses, de leurs exercices de dévotion et de leurs bonnes oeuvres, la science divine qu'ils avaient précédemment puisée dans les leçons de leurs différents maîtres, forma un trésor qui alla toujours en s'accumulant par leurs transmigrations. Dans leur nouvelle condition d'habitants de l'air, ils continuaient leurs saintes pratiques ; dans leur langue ils ne parlaient que de choses sacrées<sup>9</sup>, et l'yoga était l'unique objet de leurs méditations.

Telle était leur existence, quand Vibhrâdja, descendant de Pourou et prince de la famille des Nîpas, brillant de beauté, éclatant de puissance, superbe et entouré de toute sa maison, entra dans la forêt où vivaient ces oiseaux. Soutantra le vit, et soudain ébloui de tant de richesses, il forma ce souhait : « Puissé-je devenir semblable à ce roi, si j'ai acquis quelque mérite par mes austérités et ma pénitence ! Je suis malheureux d'avoir jeûné, de m'être mortifié sans aucun fruit ».

## VINGT-DEUXIÈME LECTURE.

### PRÉDICTION DE SOUMANAS.

Mârcandéya dit à Bhîchma :

Alors deux des canards sauvages, ses compagnons, lui dirent : « Nous voulons te suivre, et partager la destinée de notre ami ». « Ainsi soit fait », répondit Soutantra, jusqu'alors uniquement animé par des pensées religieuses, et ils s'associèrent tous trois pour cette résolution. Souvâk lui dit : « Puisque ne consultant que ta passion, tu rejettes nos pieux exercices, pour former des voeux mondains, écoute mes paroles. Sois maudit de nous : tu seras roi à Câmpilya, et ces deux amis t'y suivront ». C'est ainsi que les quatre oiseaux, fidèles à leur vocation, adressaient des imprécations et des reproches à leurs anciens compagnons que le désir d'un trône avait détournés de la bonne voie. Maudits, déçus de leur dévotion, tout éperdus, ces trois malheureux demandaient grâce à leurs camarades. Leur désespoir était touchant, et Soumanas leur parla au nom des autres : « Notre malédiction aura son effet. Vous deviendrez hommes, mais vous reprendrez un jour les saintes pratiques de la dévotion. Soutantra connaîtra les langues de tous les animaux. C'est à lui que nous devons les faveurs dont nous ont comblés les pitris. Quand nous avons tué la vache de notre maître, c'est lui qui nous a conseillé de l'offrir en sacrifice aux mânes : c'est donc à lui que nous devons attribuer la science que nous possédons, et la dévotion que nous avons pratiquée. Oui, un jour, en entendant quelques mots qui vous rappelleront, d'une manière concise, un passé dont la conscience aura été cachée au fond de vos âmes, alors vous abandonnerez tout pour revenir à la dévotion ».

---

<sup>9</sup> J'ai ainsi traduit le mot ब्रह्मवादिनः.

## VINGT-TROISIÈME LECTURE.

### NAISSANCE DE BRAHMADATTA.

Mârcandéya continua :

Je disais donc que, tandis que ces sept oiseaux, sur les ondes du Mânasa, ne se nourrissant que d'air<sup>1</sup> et d'eau, laissaient dessécher leurs corps, le roi Vibhrâdja se rendit dans ces bois, entouré de toute sa cour, et brillant comme Indra au milieu de son jardin céleste du Nandana<sup>2</sup>. Il y vit ces oiseaux occupés de leurs pieuses pratiques : humilié de la comparaison qu'il fit d'eux et de lui-même, il revint tout pensif dans sa ville. Il eut un fils extrêmement religieux, qui fut nommé Anouha, parce qu'oubliant ce corps composé d'atomes (anou) matériels, il s'élevait jusqu'à la contemplation de l'âme<sup>3</sup>. Souca lui donna pour épouse sa fille, l'illustre Critwî, non moins estimable par ses bonnes qualités que par sa dévotion. C'est elle dont m'avait parlé Sanatcoumâra, quand il daigna m'apparaître, et qu'il me désigna, ô Bhîchma, comme née de l'esprit des Pitris, comme vertueuse entre toutes les personnes vertueuses, échappant par l'excellence de sa nature à l'intelligence même des plus habiles, enfin comme étant Yogâ, l'épouse d'Yoga, et la mère d'Yoga<sup>4</sup>. C'est là ce que je t'ai déjà dit en te racontant l'origine des Pitris. Vibhrâdja, ayant cédé le trône à son fils Anouha, donna ses derniers avis à ses sujets, fit ses adieux aux Brahmanes, et se rendit, pour y faire pénitence, sur les bords du lac où il avait vu les sept amis. Là, jeûnant, se contentant de l'air pour toute nourriture, renonçant à toute espèce de désirs, il ne pensait qu'à mortifier son corps. Son but, cependant, était d'obtenir par la force de ses austérités le privilège de devenir le fils de l'un de ces êtres qu'il admirait. L'ardeur de sa pénitence donna bientôt à Vibhrâdja une apparence lumineuse. C'était comme un soleil qui éclairait toute la forêt. O fils de Courou, ce bois fut de son nom appelé Vêbhrâdja<sup>5</sup>, ainsi que le lac, où les quatre oiseaux, constants dans la dévotion, et les trois autres, égarés du bon chemin, abandonnèrent leur dépouille mortelle.

Alors tous de concert, ils se rendirent à Câmpilya ; et là, ces sept âmes nobles et saintes, purifiées par la science, la méditation, la pénitence, instruites dans les Vèdes et les Védângas, subirent une naissance nouvelle. Mais il y en eut quatre seulement qui conservèrent la mémoire du passé ; les trois autres se trouvèrent dans les ténèbres de leur folie.

---

<sup>1</sup> Expression consacrée pour représenter l'excès de l'abstinence d'un pénitent. Cet acte d'austérité s'appelle *prâya*, et va quelquefois jusqu'à donner la mort.

<sup>2</sup> C'est ainsi que l'on nomme les jardins, l'Élysée du dieu Indra.

<sup>3</sup> Le poète veut donner l'étymologie du mot अणु *anouha*. *anou* signifie *mince, petit, atome*. J'ai cherché quelque temps le sens de ce passage. Les trois manuscrits me présentaient trois leçons diverses : ce qui me prouvait que le vers renfermait une véritable difficulté. J'ai adopté la leçon du manuscrit de M. Tod, et je me suis efforcé d'en rendre compte. L'exercice que faisait Anouha porte le nom d'*anoudharma*. Le manuscrit bengali m'aurait mené à un sens différent : il semble indiquer la lecture d'un genre de vers, appelé *anou*. Cette idée d'atome est encore exprimée, dans les livres sanscrits, par le mot सूक्ष्म, *soûkchma*.

<sup>4</sup> Voyez ce mot dans la XVIIIe lecture.

<sup>5</sup> Le Matsya-pourâna met ce bois sur les bords du Mânasa

Soutantra devint fils d'Anouha, et fut le glorieux Brahmadata : le souhait qu'il avait formé, quand il était oiseau, fut ainsi accompli. Pour Tchitradarsana<sup>6</sup> et Sounétra, ils naquirent dans une famille de Brahmanes<sup>7</sup> : ils furent fils de Bâhravya et de Vatsa, habiles dans la science des Vèdes et des Védângas, et amis de Brahmadata, comme ils l'avaient été dans ses naissances précédentes. l'un se nomma Pantchâla ou Pântchica : c'était celui qui, dans les diverses transmigrations, avait été le cinquième ; le sixième s'appela alors Candarîca. Brahmadata avait été le septième. Pantchâla, savant dans le Rig-vêda<sup>8</sup>, fut un grand Âtchârya<sup>9</sup> ; Candarîca posséda deux Vèdes, le Sâma et l'Yadjour<sup>10</sup>. Le roi, fils d'Anouha, eut le privilège de connaître la langue de tous les êtres. Il cultiva l'amitié de Pantchâla et de Candarîca. Livrés, comme le commun des hommes, à l'empire des sens et des passions, à raison de ce qu'ils avaient fait dans leurs naissances précédentes, ils savaient cependant distinguer avec sagesse les exigences du devoir, des désirs et des richesses<sup>11</sup>.

L'excellent prince Anouha, après avoir sacré roi le vertueux Brahmadata, animé par la dévotion, entra dans la voie qui mène au ciel. Brahmadata épousa la fille de Dévala, appelée Sannati, et qui devait ce nom au respect qu'elle inspirait<sup>12</sup>. Son père l'avait instruite lui-même dans la grande science de la dévotion, et sa vertu était telle qu'elle était destinée à ne naître qu'une fois sur la terre.

Les quatre amis, qui avaient suivi à Câmpilya Pantchâla, Candarîca et Brahmadata, naquirent dans une famille de Brahmanes fort pauvres. Ces quatre frères se nommaient Dhritimân, Soumanas, Vidwân et Tatwadarsin ; profonds dans la lecture des Vèdes, et pénétrant tous les secrets de la nature, ils réunissaient toutes les connaissances qu'ils avaient recueillies dans leurs précédentes existences. Heureux de l'exercice de leur dévotion, ils voulurent encore aller se perfectionner dans la solitude. Ils le dirent à leur père, qui s'écria : « C'est manquer à votre devoir que de m'abandonner ainsi. Comment pouvez-vous me quitter, en me laissant dans la pauvreté, en m'enlevant mes enfants qui sont ma seule richesse, et me privant de leurs services ? » Ces Brahmanes répondirent à ce père désolé : « Nous allons vous donner un moyen de sortir de cet état de pauvreté. Écoutez ces mots : ils vous procureront de grandes richesses. Allez trouver le vertueux roi Brahmadata, dites-les-lui devant ses conseillers. Heureux de vous entendre, il vous donnera des terres et des richesses, il comblera enfin tous vos désirs. Allez, et soyez satisfait ». Alors ils lui dirent certaines paroles, et après l'avoir honoré comme leur maître spirituel, ils s'adonnèrent uniquement aux pratiques de l'yoga, et obtinrent l'émancipation finale<sup>13</sup>.

---

<sup>6</sup> Les manuscrits l'appellent ici *Tchhidradarsin*.

<sup>7</sup> Le mot par lequel on désigne un Brahmane dans ce passage est *Srotriya*, c'est-à-dire instruit dans les Vèdes.

<sup>8</sup> Autrement Bahwritcha.

<sup>9</sup> L'*Âtchârya* est le maître spirituel, qui donne l'instruction et en même temps l'initiation religieuse. Voyez dans la XXe lecture ; ce Pantchâla est le même personnage que Gâlava.

<sup>10</sup> Autrement Tchhandoga et Adhwaryou.

<sup>11</sup> C'est là ce que les lois de Manou, lect. II, sl. 228, appellent le *trivarga* त्रिवर्ग, la réunion des trois qualités.

<sup>12</sup> Le mot सन्नति *sannati* signifie respect.

<sup>13</sup> C'est-à-dire qu'ils moururent pour ne plus renaître.

## VINGT-QUATRIÈME LECTURE. RETRAITE DE BRAHMADATTA.

Mârcandéya continua :

Le fils de Brahmadata fut Vibhrâdja lui-même régénéré ; animé par la piété, et couvert de gloire, il se nomma Viswakséna. Un jour Brahmadata, l'âme contente et heureuse, se promenait dans un bois avec son épouse : il ressemblait à Indra accompagné de Satchî. Ce prince y entendit la voix d'une fourmi : c'était un amant qui cherchait à fléchir sa maîtresse par son tendre langage. En recueillant la réponse de l'amante courroucée, et en pensant à la petitesse de cet être, Brahmadata ne put s'empêcher de rire aux éclats. Sannati en parut offensée, et rougit. Son ressentiment alla jusqu'à lui faire refuser de manger : son mari voulut en vain l'apaiser. Elle lui répondit avec un sourire amer : « O prince, vous avez ri de moi, je ne puis plus vivre ». Le roi lui dit le fait tel qu'il était. Elle ne voulut point y ajouter foi, et lui répondit avec humeur : « O prince, cela n'est pas dans la nature. Quel homme peut connaître le langage des fourmis ? À moins que ce ne soit un effet de la faveur d'un dieu récompensant les bonnes actions d'une vie précédente, ou le fruit d'une grande pénitence, ou le résultat d'une science surnaturelle. O roi, s'il est vrai que vous ayez ce pouvoir, si vous connaissez la langue de tous les êtres, daignez me communiquer votre science, ou que je meure, comme véritablement maudite de vous ».

Brahmadata fut touché des tendres plaintes de la reine : il eut recours à la protection de Nârâyana, seigneur de tous les êtres. Recueilli, et jeûnant, pendant six nuits, il l'adora : alors ce glorieux prince, dans une vision, aperçut le dieu, qui est l'amour de toute la nature, et qui lui dit : « Brahmadata, demain matin tu auras le bonheur. » Ainsi parla le dieu, et il disparut.

Cependant le père des quatre Brahmanes ayant appris de ses enfants les paroles mystérieuses qu'ils lui avaient confiées, se regardait comme sûr de son fait. Il cherchait un moment où il rencontrerait le roi avec ses conseillers, et ne put de quelque temps trouver l'instant de lui faire entendre les mots qu'il avait à lui dire. Nârâyana avait rendu son oracle ; le roi, satisfait de sa réponse, avait fait son ablution de tête, et monté sur un char tout brillant d'or, rentrait dans la ville. Le chef des Brahmanes, Candarîca, tenait les rênes des chevaux, et le fils de Bâbhavya portait le tchâmara et l'éventail royal<sup>1</sup>. « C'est le moment », se dit le Brahmane, et aussitôt il adresse ces mots au roi et à ses deux compagnons : « Les sept chasseurs du pays de Dasârna, les cerfs du mont Câlandjara, les oies du Sarodwîpa, les cygnes du Mânasa étaient anciennement dans le Couroukchétra des Brahmanes instruits dans les Vèdes : dans ce long voyage pourquoi donc restez-vous en arrière<sup>2</sup> ? » A ce discours, Brahmadata demeura interdit, ainsi que ses deux amis Pantchâla et Candarîca. En voyant l'un laisser tomber les rênes et l'aiguillon, et l'autre, l'éventail royal, les spectateurs et les courtisans furent frappés d'étonnement. Un instant après, le roi, élevé sur le char avec ses deux compagnons, reprit ses sens et continua sa route. Mais tous les trois se rappelant les bords du lac sacré, recouvrèrent aussi leurs anciens sentiments de dévotion. Ils comblèrent de richesses le Brahmane, à qui ils donnèrent des pierres précieuses et d'autres présents. Brahmadata céda son trône à

---

<sup>1</sup> Les insignes de la puissance royale sont l'étendard (*dhwadja*), le parasol (*tchhatra*), l'éventail (*vyadjana*) et le chowri (*tchâmara*), qui est un émochoir formé d'une queue de vache de Tartarie.

<sup>2</sup> J'ai suivi le manuscrit dévanâgari de Paris. Les deux autres présentent un sens plus obscur : ils semblent dire que ces trois personnages restent, quand leurs compagnons sont déjà partis.

Viswakséna, et le fit sacrer roi : pour lui, il se retira dans la forêt avec sa femme. C'est là que la pieuse fille de Dévala, Sannati, heureuse de se livrer uniquement à la dévotion, dit à son époux : « O grand roi, je savais bien que tu connaissais la langue des fourmis ; mais en feignant de la colère, je voulais t'avertir que tu étais dans les chaînes des passions. Nous allons maintenant suivre la route sublime qui est l'objet de nos désirs. C'est moi qui ai réveillé en toi cet amour de la dévotion qui n'y était qu'assoupi ». Le prince fut charmé de ce discours de sa femme ; et par le moyen de la dévotion, à laquelle il se consacra avec toutes les forces de son âme, il entra dans cette voie supérieure où il est difficile d'arriver. Candarîca, animé du même zèle, fut aussi habile dans la science du sânkhya que dans celle de l'yoga<sup>3</sup>, et, purifié par ses oeuvres, il obtint la perfection et l'union mystérieuse avec Dieu.

Pantchâla travailla à expliquer les règles de la loi sainte, et s'appliqua à développer tous les préceptes de la prononciation<sup>4</sup> ; il fut maître dans l'art divin de la dévotion, et par sa pénitence il acquit une haute gloire.

Fils de Gangâ, voilà ce qui s'est passé autrefois, et ce que j'ai vu par l'oeil de la science. Conserve ce trésor de connaissances ; tâche même de le répandre et de l'accroître. Quiconque racontera l'histoire de ces antiques personnages, ne risquera point de rétrograder dans la chaîne des renaissances. Celui qui écouterà ces grands récits sur la voie que suivent les êtres supérieurs, et conservera toujours dans son coeur le sentiment qui l'attache à la dévotion, obtiendra, par le moyen de cette continuelle application, une tranquillité d'esprit, présage de son bonheur, et il entrera dans cette route divine de l'yoga, où sur la terre il est si difficile de parvenir même pour les hommes les plus purs. Vêsampâyana dit à Djanamédjaya :

Voilà ce que dit autrefois à Bhîchma le sage Mârcandéya, voulant lui enseigner le fruit du srâddha et les moyens de concourir à l'accroissement de la lune. Je vais t'apprendre maintenant quelle est la famille de cet être divin que l'on appelle Soma, afin d'arriver ensuite à celle de Vrichni.

---

<sup>3</sup> Le Sânkhya est le système de philosophie enseigné par Capila. L'Yoga est un autre système de philosophie attribué à Patandjali, et qui a été développé par Vyâsa dans le Bhagavad-gîtâ.

<sup>4</sup> Voyez la XXe lecture et la note 4. Cette science de la prononciation est appelée *sikchâ*. Pantchâla est le même personnage que Gâlava. Pânini, qui a écrit le Védânga appelé *sikchâ*, était petit-fils de Dévala : on peut ici juger de son âge, puisque l'épouse de Brahmadata est une fille de Dévala